

CINQUIÈME CONFÉRENCE

---

JÉSUS-CHRIST A AGI EN DIEU

DANS L'ORDRE MORAL

---

Messieurs,

L'ordre et le plan de nos conférences vous sont connus. Nous sommes partis de la naissance de Jésus-Christ, et de cette naissance unique entre toutes, de cette naissance précédée d'un passé de quatre mille ans, nous avons conclu que Jésus-Christ est né en Dieu. Mais, après avoir établi que Jésus-Christ est né en Dieu, nous avons dû nous demander également s'il a vécu en Dieu; et comme la vie se manifeste par la parole et par les œuvres, une première question a été celle-ci : Jésus-Christ a-t-il parlé en Dieu? Cela posé, nous avons dû passer à une deuxième question : Jésus-Christ a-t-il agi

en Dieu? Or, l'activité de l'homme s'exerce de différentes manières, selon qu'elle se déploie dans l'ordre de la nature ou dans l'ordre de l'intelligence; et, par suite, nous avons recherché si la puissance intellectuelle de Jésus-Christ, aussi bien que sa puissance extérieure et physique, a été une puissance divine. Or, comme nous l'avons vu, la vertu prophétique de Jésus-Christ, non moins que sa souveraineté sur la nature prouve sa divinité. Et, ainsi, à chaque pas que l'on peut faire dans la vie de Jésus-Christ, nous avons recueilli quelques rayons de cette couronne de lumière et de divinité qui brille sur son front.

Mais, Messieurs, n'y a-t-il point pour l'homme et son activité d'autre champ que celui dont je viens de parler? La puissance humaine s'arrête-t-elle aux limites de la nature et à celles de l'intelligence? Non, l'homme ne vit pas seulement dans l'ordre physique et dans l'ordre intellectuel; il vit encore et il agit dans l'ordre moral et dans l'ordre social. La conscience et la société achèvent et complètent avec la nature et l'intelligence le cercle nécessaire de son activité. La conscience est le foyer du bien,

comme l'intelligence est le siège du vrai; par conséquent, la puissance de l'homme se mesure au pouvoir qu'il a de pratiquer la vertu, non moins qu'à celui de connaître la vérité. Eh bien! la puissance morale de Jésus-Christ a-t-elle égalé sa puissance intellectuelle et sa puissance extérieure ou physique? Tel est le sujet que nous traiterons dans cette conférence.

Rechercher si la puissance de Jésus-Christ dans l'ordre du bien ou dans l'ordre moral a été une puissance divine, c'est demander si Jésus-Christ a été divinement grand par le cœur. Car c'est le cœur qui fait l'homme de bien, et non pas l'esprit. L'esprit est quelque chose de grand, d'admirable sans doute, de merveilleux même, si vous le voulez, ce n'est pas encore le bien. Vous pouvez être un homme d'esprit, un homme de génie, vous ne méritez pas pour cela d'être appelé un homme de bien, parce que vous n'êtes point par là même un homme de cœur. Tel réunit sur son front tous les rayons de la science, et malgré cela, il peut n'être qu'un homme fort petit, un homme vicieux, un criminel, parce que son cœur est un cœur étroit

et vulgaire, un cœur misérable; tel autre bégaye à peine quelques lettres de l'alphabet, et ce sera peut-être un grand homme, un héros, un saint, parce que son cœur est un grand cœur, un cœur héroïque, un cœur de saint. C'est pourquoi il n'y a de vraie noblesse pour l'homme que celle du cœur, car c'est par là seulement qu'il est bon ou mauvais, qu'il appartient à la lignée des hommes vertueux ou qu'il se range dans celle des méchants. « Tous les corps, disait Pascal, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi-même; et le corps rien. Et tous les corps, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité; car elle est d'un ordre infiniment plus élevé (1). » Aussi, Messieurs, si c'est la tête que l'on couronne sur la terre, au ciel on ne couronne que le cœur. Il est écrit : *Deus intuetur cor*, « Dieu regarde le cœur », car c'est là qu'il voit le bien ou le mal, et, par conséquent, si c'est le cœur qui combat, c'est lui aussi qui doit triompher; si c'est du

(1) Pensées de Pascal, art. x, I,

cœur que viennent le mérite et la vertu, c'est au cœur, et au cœur seulement, que Dieu réserve la gloire et le bonheur.

Or, Messieurs, qu'est-ce qui fait un grand cœur? Ce qui fait un grand cœur, c'est d'abord la force d'abnégation; car l'homme n'est grand qu'autant qu'il sait se faire petit. Je ne dis pas qu'à moins de se faire petit, il ne puisse être humainement grand, de cette grandeur que donnent les choses d'ici-bas, de la grandeur du nom, du rang ou de l'esprit. Pour être grand de la sorte, il n'a pas besoin de se faire petit; mais aussi, qu'est-ce que cela? C'est une grandeur qui vient de l'homme et qui s'arrête à lui. Oui, pour arriver à ce degré d'élévation, pour se faire un nom, pour parvenir aux hauteurs de la science, ou bien pour franchir les marches d'un trône, il faut des efforts sans doute, il faut une certaine puissance morale; il n'y a rien là cependant qui soit au-dessus de nos forces, et lorsqu'un homme n'a fait que ce que je viens de dire, on peut affirmer de lui qu'il est humainement grand : voilà tout! Mais se faire petit lorsqu'on pourrait être grand, mais se dire à soi-même : J'aurais pu être tout et j'ai voulu n'être rien;

mais se condamner à la pauvreté volontaire, à l'obscurité volontaire, à la souffrance volontaire, alors qu'il serait facile de s'environner de l'éclat des richesses, de s'élever au faite des honneurs, de s'enivrer au sein des plaisirs; mais se dépouiller de toutes choses et s'anéantir soi-même, voilà qui n'est pas de l'homme seulement, car l'homme ne renonce pas volontiers à ce qui le charme, l'éblouit et le fascine : une telle abnégation exige un effort surhumain, elle suppose une force morale qu'il ne trouve pas dans son cœur. Eh bien ! cette force morale que l'homme ne trouve pas en lui, cette force d'abnégation qu'il ne puise qu'en Dieu et qui, par suite, fait la grandeur divine du cœur humain, Jésus-Christ l'a puisée dans son propre cœur; donc, il a été divinement grand dans l'ordre moral.

Que Jésus-Christ ait possédé au degré de l'infini la force d'abnégation, et qu'il l'ait puisée dans son propre cœur, c'est ce qu'atteste chaque page de l'Évangile. Entendez-vous, Messieurs, ce divin pauvre, ce pauvre volontaire? Il dit au jeune homme qui demande à le suivre et dont il veut éprouver la force d'abnégation : « Les renards ont des

tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (1). » Lui qui triomphe de la nature par le miracle, de l'avenir par la prophétie, il ne met son pouvoir qu'au service des autres; pour lui, il se contente de la pauvreté, et après avoir rassasié des milliers d'hommes du pain de sa toute-puissance, il se rompt à lui-même le pain de l'aumône, le pain de la charité. Il suffira d'un peu de frayeur dans l'âme de ses disciples, pour qu'aussitôt il commande à la tempête et aux vents; s'agit-il d'échapper aux privations de l'indigence, sa bouche se tait : il renferme la souffrance dans le secret de son cœur. Il reste à la merci de quelques âmes pieuses, reçoit leur hospitalité et, loin de se plaindre de ceux qui la lui refusent, il répond à ses disciples qui veulent appeler sur eux le feu du ciel : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes (2). » Voilà le signe d'une grandeur surhumaine, car l'homme est de sa nature incliné vers les biens de la terre : il y cherche un complément à son être, un prolongement de lui-même; ou s'il ralentit quelque peu la recher-

(1) S. Luc, ix, 58.

(2) S. Luc, ix, 55.

che de ces biens, c'est d'ordinaire pour hâter d'autant plus la poursuite des honneurs et des dignités. Or, Jésus-Christ s'est condamné à l'obscurité volontaire, comme il avait embrassé la pauvreté volontaire. Après avoir passé trente années de sa vie dans l'échoppe d'un artisan, il ne paraît sur la scène du monde que pour fouler aux pieds les grandeurs humaines. Frappé de son pouvoir sur la nature extérieure et de sa vertu prophétique, le peuple veut l'élever aux honneurs de la royauté : il suffirait d'un mot de sa bouche pour lui frayer un chemin vers le trône, en flattant l'orgueil national par l'image d'un Messie conquérant. Jésus-Christ ne dit point ce mot; il se cache dans l'obscurité du désert, préférant au faste d'une cour la solitude avec son Père. On dirait qu'il en coûte à son cœur de faire éclater sa toute-puissance, tant il a soin de défendre à ses disciples de publier les merveilles de son nom. Et encore, s'il laisse échapper quelques rayons de sa divinité, il s'efface derrière son Père; il ne cherche point sa gloire, mais il est tout entier à la gloire de Celui qui l'a envoyé. Quel empire sur soi-même! quelle puissance morale! Et

pour descendre à ce degré d'anéantissement, ne fallait pas une force d'abnégation sur-humaine, et, par suite, un cœur divinement grand? Que dis-je? Jésus-Christ ne s'est pas contenté de la pauvreté volontaire, ni de l'obscurité volontaire, il a, de plus, embrassé la souffrance volontaire. Je ne veux point parler de sa mort, ce n'est pas encore mon sujet : mais sa vie tout entière n'a-t-elle pas été un renoncement continuel à tout attrait sensible, à toute jouissance matérielle? N'a-t-elle pas offert le spectacle de l'abstinence la plus rigoureuse, d'une patience inaltérable, d'une virginité parfaite? Et, remarquez bien, Messieurs, ce qui caractérise la force d'abnégation en Jésus-Christ, c'est qu'il ne s'y rencontre aucun mélange de faiblesse, nulle trace de lutte, ni de combat, tant le renoncement aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs, lui paraît simple, facile et naturel. Là, nul indice de ce travail intime de l'homme placé entre la jouissance et le sacrifice et obligé de se faire violence pour préférer l'un à l'autre; nul vestige de ces retours involontaires du cœur ou de l'imagination vers les biens que l'on a foulés aux pieds. C'est la plénitude d'une vertu toujours égale à elle-